

AU CŒUR DE L'OFFENSIVE DES ARDENNES

- Jean-Pierre Offergeld avait 13 ans lors de la bataille.
- Il se souvient de ces jours sombres, qu'il traversa en famille il y a 75 ans.
- Dans un froid polaire. Récit.

“Quand ce cauchemar allait-il prendre fin ?”

Rencontre Bosco d'Otreppe

Je crois que c'était la nuit du vendredi 22 décembre, alors que l'offensive avait été déclenchée sur l'Ardenne le 16. Nous étions une quinzaine, réfugiés dans la cave voûtée de notre maison de Vielsalm. En plus de quelques voisins, il y avait mon grand-père Charles qui avait 73 ans, mon père Pierre-Émile, ma mère Camille, mes jeunes frère et sœur, Étienne et Anne-Marie, et notre petite Françoise, notre sœur née au mois de juin 44. Ce soir-là, les combats étaient toujours plus proches, et nous entendions les balles claquer contre les murs de la maison. À un moment donné, nous fûmes réveillés par des bruits de pas à l'étage. Mais pas n'importe lesquels: des bruits de bottines ferrées. La porte de la cave s'est ouverte et trois hommes ont crié dans un anglais très guttural: 'Hello, no Tommies here?'. Ma mère nous a fait signe de ne pas répondre, car les Américains – pour lesquels ces hommes se faisaient passer – n'avaient pas l'habitude de se désigner comme Tommies et, surtout, ne portaient pas de souliers ferrés. Ils ont fini par repartir, mais leur apparition nous a terrorisés. C'était la première fois que nous revoyions des Allemands depuis la libération. Ils avaient donc gagné le village, et ce que l'on y disait était vrai: certains boches'avaient revêtu des tenues américaines pour mieux surprendre leurs adversaires.”

Jean-Pierre Offergeld tient largement ses 13 ans en cet hiver 44. Avec ses culottes courtes et ses bottines en cuir cloutées, il est un jeune Ardennais chevronné – aujourd'hui ingénieur des eaux et forêts à la retraite – qui parcourt déjà sa terre natale pour ravitailler sa famille, son père devant se cacher un maximum. Cette année-là, après la libération, les belles journées de septembre, et la découverte du chewing-gum, du cornet beef et du Nescafé que distribuaient les Américains, l'automne fut étrange, et le pays parcouru de rumeurs: des Al-

“Sur les bords de la route des cadavres jonchaient le sol. Nous, nous avancions sans bruit.”

Jean-Pierre Offergeld
Salmien
qui avait 13 ans à l'offensive.

lemands rôderaient et se cacheraient dans les bois. “Ils devaient reconnaître le terrain en vue de l'offensive, explique aujourd'hui Jean-Pierre Offergeld. À l'époque, nous n'avions presque aucune information. Mais certains pressentaient que les choses tournaient mal. Des Américains, de plus en plus nombreux, redescendaient par Vielsalm, du front allemand, hagards et fatigués. ‘Vous voyez Mōssieu, je suis convaincu qu'il descend plus de chars qu'il n'en monte, ils vont nous laisser tomber’, s'inquiétait l'horloger du village, Joseph Starck, auprès de mon grand-père avec qui il tapait la carte. Mais pouvions-nous croire que cette puissante armée qui nous avait libérés puisse reculer face à ce qui restait des forces allemandes ?”

Puis une nuit, vers la mi-décembre, il y eut un premier bombardement et, en des jours remplis d'incertitudes, les premières colonnes de réfugiés. “Des familles entières traversaient Vielsalm et passaient devant notre maison. Ils fuyaient les cantons rédimés. ‘Partez vite, dit à mon père un forestier qui le connaissait. Ils défont les Américains, occupent les villages, se vengent sur les hommes.’ Après quelques hésitations, et alors que Vielsalm à son tour se vidait de ses hommes, mon père décida de rester avec nous.”

Le calme glaçant de la mort

Des semaines d'une particulière intensité débute alors pour la famille. Jean-Pierre Offergeld en parle avec émotion. “Nous formions un bloc très uni, très solidaire, guidé par mon père et ma mère.” Dans les caves rapidement aménagées, les jours sont pourtant durs. Les rations sont faméliques, “surtout pour ma toute petite sœur Françoise qui traversera l'offensive couverte de plaies et souffrant de carences alimentaires”.

“Toute ma vie, je me souviendrai de la nuit du 23. Notre maison se situait à environ 800 mètres des casernes militaires de Rencheux que les Allemands cherchaient à reprendre aux Américains. Ils donnèrent l'assaut ce soir-là, et postèrent un petit canon sur un toit plat de la

maison, face à la caserne. Nous avons alors vécu la nuit la plus affreuse dont je me souviens. De ma couche dans la cave, face au soupirail, je regardais la nuit très noire, puis parfois aussi claire qu'en plein jour. Les déflagrations étaient innombrables, j'écoutais le sifflement des balles traçantes, le miaulement des obus qui cherchaient à frapper notre maison – et qui la frappèrent – pour abattre le canon. Le bruit était infernal. Cela m'a semblé durer une éternité. On priaït tous ensemble le chapelet. Les derniers carreaux volaient en éclats. Quand ce cauchemar allait-il prendre fin? À un moment, des Allemands sont entrés comme des furies dans la cave. Ils hurlaient et portaient un officier blessé qu'ils ont installé dans le fauteuil de mon grand-père. Il injurait tout le monde, buvait, gémissait, pissait dans le fauteuil alors que ma mère lui lavait ses blessures. Le matin, les Allemands vinrent le rechercher. Il nous quitta en nous lançant, moqueur, un ‘Bonne chance’. Quand mon père voulut nettoyer le fauteuil, il découvrit, glissé sous le coussin, une longue grenade prête à être dégoupillée, laissée par ce monstre. Le lendemain, soir de Noël, les Allemands occupaient toute la maison. Ma mère monta. Elle les découvrit en train de cuire les poules de mon grand-père. Ils avaient aligné toutes leurs têtes sur la table. Ils firent comprendre à ma mère que si elle ne redescendait pas tout de suite, ce seraient nos têtes qui seraient exposées. Les Allemands étaient saouls. Ils hurlaient et chantaient. Je vous laisse imaginer la crainte qui nous habitait en cette nouvelle nuit. Nous redoutions à chaque instant de les voir surgir dans la cave...”

